

***L'interdit du bœuf en Chine. Agriculture, éthique et sacrifice,***

**Vincent Goossaert**

Editions du Collège de France,  
Institut des Hautes Études Chinoises, Paris, 2005

Compte-rendu de lecture par Catherine Capdeville-Zeng,  
Anthropologue<sup>1</sup>

Ce livre est une monographie thématique concernant l'interdit du bœuf, une règle morale très importante en Chine qui liait deux exigences : ne pas tuer de bovin et ne pas en consommer la viande. Cet essai sinologique aborde certains thèmes anthropologiques concernant les interdits alimentaires, cependant l'auteur privilégie la « méthode de l'historien » (p. 11). Cela lui permet de donner toute la mesure du développement de cet interdit, depuis ses débuts aux alentours du XI<sup>e</sup> siècle jusqu'à sa presque disparition contemporaine. Cela lui permet aussi de montrer comment cet interdit s'intègre au sein du système social chinois conçu comme un tout, et comment il se situe dans la « religion chinoise », une expression désignant « l'ensemble des formes de pratique religieuse individuelle (...) et collective (...) qui s'inscrivent dans le cadre de la cosmologie chinoise. Elle intègre la religion sacrificielle antique, le confucianisme qui la continue, le taoïsme et le bouddhisme, ainsi que les mouvements sectaires de formation plus tardive (p. 10) ». Cette conception englobante de la « religion chinoise » qui propose une vue d'ensemble dépassant les divisions entre les religions instituées (confucianisme, taoïsme et bouddhisme), incluant aussi les différentes pratiques populaires, est mise en relief à travers l'étude de l'interdit du bœuf, une règle morale qui traverse toutes les idéologies.

Le livre est divisé en cinq chapitres et la démonstration se fait en deux grandes étapes. Les deux premiers chapitres brossent le contexte dans et par lequel l'interdit du bœuf se définit : il se forme en relation au végétarisme, contre lui autant qu'avec lui, et s'inscrit aussi à l'intérieur de la situation spécifique des bovins en Chine, celle des « bovins laboureurs ». Les chapitres suivants, à travers des études extensives de sources écrites, définissent l'interdit et ses évolutions et notamment sa place dans le mécanisme de la « rétribution des actes » (selon laquelle les transgresseurs des règles morales sont punis par des malédictions divines). Le dernier chapitre est consacré aux effets du discours de l'interdit sur la société chinoise entre le XVI<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle et notamment la ligne de partage entre mangeurs et non-mangeurs de bovins.

Le premier chapitre intitulé « Les Chinois, l'animal, la viande et le sacrifice » est spécialement intéressant d'un point de vue anthropologique car il soulève le rapport de la culture chinoise avec les animaux et la question du sacrifice. Dans la pensée chinoise ancienne, les animaux sont conçus comme des êtres vivant au même titre que l'homme, « mais d'une nature moins spirituelle » (p. 24). Il n'y a donc pas de coupure radicale entre hommes et animaux, et il existe en sus un sentiment de proximité et de compassion envers les animaux exigeant la bienveillance. Une tension existe donc entre deux exigences contradictoires : la bienveillance envers les animaux (et particulièrement le bovin) et l'impératif du sacrifice sanglant dans les cultes, notamment ceux des ancêtres. En effet, le sacrifice de viande est l'élément le plus important des cultes, tant et si bien que l'expression « nourritures sanglantes » (p. 29) en vient à désigner les cultes,

---

<sup>1</sup> Auteur de *Rites et rock à Pékin. Tradition et modernité de la musique rock dans la société chinoise*, aux éditions Les Indes savantes, Paris, 2001 et co-auteur d'un ouvrage sur le grand cinéaste coréen Kim-ki-duk, aux éditions Dis voir, 2006

qu'ils soient de l'État ou des lignages. La façon de préparer la viande permet d'exprimer toute la gamme des relations entre humains et êtres surnaturels (p. 34) qui en consomment le fumet. La religion chinoise est fondamentalement une religion sacrificielle où l'alliance avec les puissances est fondée dans une communion dont un élément central est l'offrande de viande aux dieux puis son partage entre humains, suivie par sa consommation lors de banquets (p. 36). Le sacrifice est précédé par une période de purification ou de jeûne de telle sorte que « la religion sacrificielle puis le confucianisme se sont construits sur une alternance entre temps de pénitence et temps de sacrifice (p. 41) ».

Ce fondement de la religion chinoise est mis en question par les deux « révolutions sacrificielles » qui ont rejeté le sacrifice sanglant au début de notre ère. Le taoïsme qui se fonde autour du II<sup>e</sup> siècle prône l'instauration d'un « pacte de pureté » dont l'exclusion du sacrifice sanglant marque la coupure entre adeptes et non adeptes. L'idéal de commensalité perdure mais autour de l'idée de frugalité, et le jeûne purificateur devient le rite principal. Néanmoins la révolution taoïste échoue à réformer les cultes locaux dont les divinités continuent à consommer de la viande : elles sont inscrites à un échelon inférieur dans le panthéon taoïste dont les dieux profitent d'offrandes végétariennes. Le discours bouddhiste qui se construit progressivement autour de notre ère insiste sur les notions de vie et de rétribution selon laquelle tuer un être, quel qu'il soit, entraîne des conséquences néfastes pour le coupable. La doctrine bouddhiste de l'interdit de mise à mort a le même résultat qui est d'interdire les sacrifices de viande. Sans réussir à éradiquer ces cultes, elle a néanmoins fait connaître la valeur de cet interdit dans la religion chinoise. Le végétarisme s'impose comme une règle du clergé bouddhiste qui le met à part de la société. Le végétarisme et l'idéal de non-violence avec les animaux perdurent sur deux millénaires. Les trois religions instituées furent ainsi obligées de composer et de s'adapter autour « d'une morale et des valeurs sociales communes » (p.73), résultat d'un compromis sur l'abstention de mise à mort, sur la régulation de la consommation de viande et sur des temps d'abstinence.

Le deuxième chapitre « Les bovins chinois, des animaux politiques » dépeint la situation concrète des bovins sur un plan économique et politique. Les bovins sont utilisés depuis deux mille ans pour les travaux des champs, notamment le labour, d'où la glorification du « bovin laboureur ». L'élevage bovin est quasiment absent jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. La loi la plus marquante de la politique bovine depuis les Han (- 206 + 220) jusqu'à la dernière dynastie Qing (+1644 +1911) est l'interdiction d'abattage, celui-ci étant considéré comme un délit. Cette loi fondée sur l'idée que le bovin est utile à l'homme implique l'interdiction du commerce de viande bovine. Bien qu'il n'y ait pas d'interdiction officielle de manger cette viande, cette loi laisse peu de place à cette consommation, hormis celle qui est autorisée pour les sacrifices impériaux et pour le sacrifice réservé à Confucius. Néanmoins, la loi permet de débiter les animaux morts naturellement et de vendre leur viande. Dans la réalité, la viande de bœuf a toujours été consommée en Chine, bien que de façon très secondaire, et elle est réservée à certaines classes sociales marginales.

Le troisième chapitre « La révélation d'un nouveau péché » étudie un corpus d'anecdotes datées du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle (époque Song) qui définissent l'interdit en fonction de la rétribution des péchés. Les protagonistes de cet interdit connaissent souvent une révélation divine qui leur enjoint de ne plus consommer ou tuer de bœuf sous réserve de punitions abominables (mort suivie de punitions dans l'enfer). Les révélations mettent en relief les thèmes du bovin vengeur (le bovin se venge de sa maltraitance en demandant aux dieux de punir les personnes concernées, et ces personnes sont souvent réincarnées en bovins), et de la pureté des non-mangeurs à

laquelle est liée la souillure des mangeurs. Le discours de l'interdit pleinement formé au XII<sup>e</sup> siècle associe dans le même opprobre tuer et manger du bœuf. L'interdit est suivi de certaines pratiques, par exemple celle du *fangsheng* par laquelle des bovins épargnés sont placés en asile dans des monastères bouddhiques ou taoïstes. L'interdit n'est pas le fait d'une institution d'État, mais constitue une révélation apparue progressivement en plusieurs lieux de la société chinoise (p.143). Cependant, s'il est justifié par le mérite du bovin laboureur, il l'est aussi par le fait que cette viande est la nourriture du ciel (sacrifices impériaux au ciel). En tant qu'animal différent, le bovin permet de résoudre la tension entre la coexistence de la valorisation de la non-violence et du végétarisme avec la nécessité des sacrifices sanglants. L'interdit du bœuf banalise enfin le sacrifice et la consommation de viande de porc.

Le quatrième chapitre « L'interdit du bœuf et la formation de l'éthique chinoise moderne » analyse un corpus de « livres de morale » publiés à partir du XVI<sup>e</sup> siècle qui eurent une grande importance dans les pratiques éthiques et religieuses. Ils se fondent sur la notion « commune à l'ensemble de la religion chinoise de la rétribution morale des actes (p. 161) ». Ce mouvement est accompagné par la création de fondations charitables qui mettent en œuvre des programmes moraux, dont celui de l'interdit du bœuf. Un grand nombre de livres de morale reproduisent des « textes révélés » par lesquels des dieux enjoignent aux hommes de suivre l'interdit et menacent de punitions dans le cas contraire. Le meurtre de bovins est parfois comparé à celui d'humains car le bœuf est l'animal le plus proche de l'homme, étant son compagnon de travail privilégié dans cette civilisation agricole. Tous ces discours résultent en ce que l'interdit devient une partie constituante de la morale chinoise.

Le dernier chapitre « L'interdit du bœuf et la société chinoise du XVI<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle » analyse les tensions entre le discours de l'interdit et la réalité des pratiques à cette époque. D'un côté, il existe un monde florissant de bouchers de viande bovine, et donc des clients pour ces derniers : les confucianistes fondamentalistes qui continuent de pratiquer le sacrifice bovin, les voyous et les hors la loi, les soldats qui ont pour tradition ininterrompue de consommer du bœuf, et certains membres de classes urbaines aisées, des marchands, etc., ce qui représente un nombre assez important de personnes, mais qui sont toutes à leur façon des marginaux (p. 243). D'un autre côté, dans la grande majorité de la société chinoise, l'interdit du bœuf est respecté, des villages ou des lignages entiers font le serment collectif de s'abstenir de manger du bœuf, « montrant ainsi le lien crucial entre l'interdit et l'organisation religieuse de la société. (p. 243) » L'interdit du bœuf est ainsi un marqueur entre les groupes sociaux étroitement structurés et les marginaux de la même façon qu'il délimite la frontière existant avec les autres religions en Chine, l'islam et le christianisme, dont les adeptes sont des mangeurs de bœuf.

Ce voyage passionnant à l'intérieur d'une pratique alimentaire qui se développe sur deux millénaires donne une vue transversale de la société chinoise mettant en exergue son unité : depuis les règles taoïstes et bouddhiques au début de notre ère jusqu'à aujourd'hui, l'interdit s'est développé puis institué en règle morale vecteur de la sinité. Ayant profité de nombreux discours, il est ensuite devenu un élément important de la culture chinoise, « allant de soi », tant et si bien qu'il est aujourd'hui souvent occulté mais est encore présent de façon sous-jacente, même après les transformations modernes de la Chine qui ont tendu à réduire son importance sociale.

Ce livre, très riche, possède quelques faiblesses. D'abord, il est écrit prioritairement à l'attention d'un public sinologue et le lecteur non sinologue devra renoncer à un certain nombre d'informations secondaires qui ne lui sont pas accessibles

(titres d'ouvrages non traduits et non présentés, mots chinois non traduits, etc.). Mais surtout, d'un point de vue anthropologique, l'utilisation constante de mots du vocabulaire chrétien (communion, pénitence, péché, grâce...) pour parler de la religion chinoise interroge. Le mot posant le plus de problème est celui de « saint » qui étonne dans un contexte chinois, et son sens n'est pas expliqué dans le livre : l'expression « les saints locaux » revient régulièrement (p. 32, 50, 146) mais désigne-t-elle les mêmes entités que les « dieux locaux » (p. 235) ? D'autres expressions étonnantes apparaissent, ainsi les « saints patrons (p.153) », les « saints édits (p. 214, 222) », la « sainte ivresse (p. 28) » et Confucius est « le plus grand saint de la culture chinoise (p. 194) ». Il s'agit certainement d'un parti pris de l'auteur, qui demanderait cependant à être explicité. Un autre terme posant problème est le mot « rétribution » qui est employé non pas au sens positif de récompense mais à celui, négatif, de « punition divine ». Un dernier point mérite réflexion : l'auteur explique en conclusion qu'il a mené une analyse multifactorielle tout en insistant sur la dimension liturgique et les règles éthiques des communautés sacrificielles de culte. L'on aimerait cependant une présentation un peu plus claire sur les éléments importants qui hiérarchisent la règle morale de l'interdit du bœuf en son intérieur.

Malgré ces quelques défauts, le livre est bien mené et d'une lecture agréable. Sa bibliographie, divisée en sources primaires et en études, est très abondante (cependant les titres chinois ou japonais ne sont pas traduits.) L'index, qui comprend la transcription en *pinyin*, les caractères chinois et leurs traductions, ainsi que les termes français principaux et les noms d'auteurs importants, est extensif. Pour conclure, ce livre est fascinant par l'originalité du thème traité, et sa présentation globale nous montre la société chinoise dans ses pratiques quotidiennes : en cela, cet ouvrage, qui se réclame plutôt de la science historique, fait pleinement œuvre d'anthropologie et sera d'intérêt pour les anthropologues autant que pour les sinologues.